5025 (N)

Des Pasteurs refugiés en savanes Humides
Les WODAABE de Centrafrique

BOUTRAIS (J).
1987

Fonds Documentaire ORSTOM
Cote : B*14080 Ex :

Fonds Documentaire ORSTOM
010014080

DES PASTEURS REFUGIES EN SAVANES HUMIDES :

LES WODAABE DE CENTRAFRIQUE .

J. BOUTRAIS – ORSTOM, Paris - mai 1987

De grandes études anthropologiques ont décrit les WoDaaBe comme de vrais pasteurs sahéliens. M.DUPIRE (1), dans son admirable ouvrage sur les "Peuls nomades" du Niger, montre que la plupart des vrais nomades sont des WoDaaBe. De plus, leurs lignages se révèlent les plus homogènes. Contrairement aux éleveurs semi-nomades ou sédentaires, ouverts à quelques traditions villageoises, les WoDaaBe ne reconnaissent que des valeurs pastorales. Ils vivent en permanence en brousse et présentent le plus grand écart culturel avec les cultivateurs. Pour cette raison, la description des nomades dans cet ouvrage s'appuie sur l'exemple d'un lignage de WoDaaBe en Ader et Damergou.

De même, lorsqu'il présente les nomades du Bornou, D.J. STENNING (2) centre son analyse historique sur les WoDaaBe. Ici également, leurs clans se composent de lignages cohérents, cimentés par des liens de parenté réels ou supposés. Même si l'islamisation les a davantage marqués que ceux du Niger, le maintien de la cohésion familiale et la progression du troupeau représentent encore de grands objectifs sociaux. Cependant, les WoDaaBe du Bornou illustrent le processus d'incorporation de nomades en un état musulman. L'organisation politique souple et élémentaire des nomades s'est hiérarchisée, en s'intégrant dans un dispositif administratif centralisé. La délimitation spatiale de chefferies pastorales par le pouvoir colonial a également renforcé l'intégration des WoDaaBe au Bornou. Bientôt, les intérêts des chefs divergent de ceux de leurs dépendants. Seuls, les lignages principaux se sentent encore solidaires de chefs issus de leur rang et participent à leur prestige. Les exclusives ethniques et pastorales ont progressivement cédé la place à une insertion dans un état islamisé. Ce processus d'intégration politique assure apparemment un ancrage de ces nomades à leurs parcours sahéliens.

Pourtant, en contradiction avec cette spécificité sahélienne des WoDaaBe, il est curieux d'en rencontrer aujourd'hui à un millier de kilomètres du Bornou, dans les savanes humides de Centrafrique. Rassemblements aux marchés d'hommes armés de gros bâtons à bouts ferrés, jeunes femmes et filles apportant de grandes calebasses de lait, la taille enroulée du pagne indigo, arborant de belles chaussettes de footballeurs aux laines de couleurs vives, coiffure avec chignon et nattes agrémentées d'objets décoratifs hétéroclites: boulons astiqués et brillants, bouts de rayons de bicyclette, plaques de fer blanc; les WoDaaBe impriment dorénavant leur pittoresque aux paysages humains des

Fonds Documentaire ORSTOM
Cote : B*14080 Ex : unique

savanes humides. Ils participent à l'animation des marchés, ils accentuent les contrastes entre cultivateurs et éleveurs.

Comment ces pasteurs sahéliens se retrouvent-ils si loin de leurs pâturages habituels ? Est-ce le prix qu'il leur a fallu payer le maintien de l'activité pastorale ?

Les WoDaaBe dans l'ouest centrafricain

Avant d'analyser les traits spécifiques de leur comportement, une rapide présentation les situera dans leur nouvel environnement géographique.

Lors d'une prospection en 1984, j'ai dénombré à peu près 500 familles de ce groupe mbororo, réparties entre Bocaranga et Bangui. L'enquête n'a couvert que les préfectures de l'Ouham-Pendé et de l'Ombella-Mpoko et encore, tous les *arDo* (chefs de petits rassemblements mbororo) n'ont pu être rencontrés. De plus, des WoDaaBe séjournent également dans la Nana Mambéré et la Haute Sangha. Le tableau suivant n'est donc pas exhaustif. Il ne présente qu'un transect dans la population pastorale de cette partie du pays (fig. 1).

Les WoDaaBe de Centrafrique appartiennent à quelques "clans" ou "lignages maximaux" déjà identifiés en zone sahélienne. Les plus nombreux sont les Wandu (172 familles) qui, selon D.J. STENNING, font partie du groupe plus large des Bi Eggirga'en. En Centrafrique, ils se localisent sur les plateaux du nord-ouest et la dorsale centrafricaine, de part et d'autre de Yaloké. M.DUPIRE (3) a montré comment le lignage maximal des Wandu et son noyau initial, les Ngareega, s'est élargi par fusion d'autres lignages ou inversement, a subi une fragmentation en plusieurs "maisons", *suuDu*, à la faveur de la migration vers le sud.

Ces maisons se retrouvent toutes dans l'ouest centrafricain. Des Dandi, ou BiBBe Dandi (43 familles) s'agglomèrent au sud de Yaloké. Je n'ai rencontré qu'un petit groupe de 12 familles Aali sur le palier, à 1.000 mètres, des plateaux du nord-ouest mais des rassemblements plus importants sont signalés près de la frontière du Cameroun. Les Pulaase sont également peu nombreux (10 familles), la plupart des membres de cette maison ayant poursuivi leur migration vers Bambari. Ils semblent très proches des Kandiira, signalés au nord de Yaloké. De même, les Mbera seraient peu nombreux dans l'ouest centrafricain.

"L'arbre" lignager des Wandu, présenté par M.DUPIRE, s'est enrichi par l'assimilation de trois lignages extérieurs: les Yayanko'en, les Dallanko'en et les Bawe ou Bawoy. Pourtant, les 17 familles yayanko'en, installées près de Bozoum, semblent avoir sauvegardé leur autonomie lignagère. Il en est de même des Dallanko'en (46 familles), tous concentrés dans la plaine de Bangui, à l'écart des Wandu. Alors que M. DUPIRE estime que les

Bawe ne sont pas encore bien intégrés aux Wandu, ceux que j'ai interrogés en Centrafrique (27 familles) affirment relever de ce lignage maximal. Ils séjournent près de Yaloké. Le processus de fusion lignagère évolue donc de façon imprévisible. Favorisé un moment par des migrations communes, il n'est pourtant pas irréversible. Des lignages peuvent reprendre leur autonomie, à la faveur de divergences dans les déplacements ultérieurs.

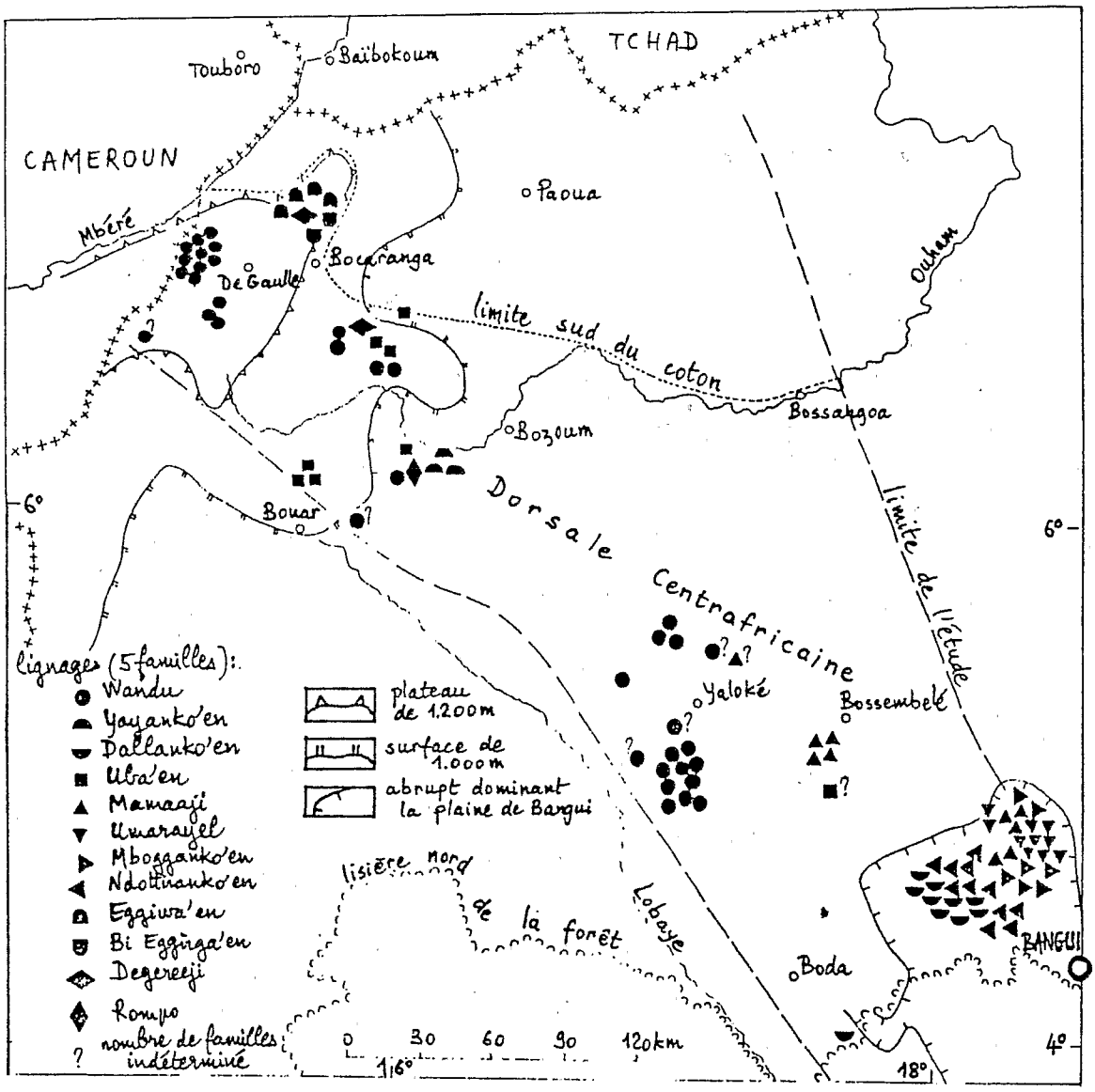

Fig.1: Localisation des WoDaaBe dans l'ouest centrafricain

Les Uba'en représentent un autre "clan" important en Centrafrique, lui aussi originaire du Bornou. Il s'agit plus précisément de la maison des Kantu (36 familles). Elles stationnent sur le niveau intermédiaire (surface des 1.000 mètres) des plateaux du nord-ouest. Quelques membres d'autres lignages séjournent sur les plateaux au nord de Bocaranga. Ils se disent simplement Bi Eggirga'en (8 familles), comme le sont les Wandu, ou bien Degereeji (10 familles). Des voisins, Eggiwa'en (20

familles) relevaient au Bornou du clan des WeweDBe. J'ai également rencontré quelques Rompo près de Bozoum. Tous ces WoDaaBe, originaires du Bornou, occupent les hautes savanes du nord-ouest ou celles de la dorsale centrafricaine, sauf les Dallanko'en.

Ces derniers coexistent avec les membres de plusieurs lignages qui se rassemblent dans la plaine de Bangui. Bien que leur origine lointaine remonte également au Bornou, D.J. STENNING n'avait répertorié que des Mamaaji en 1890, les autres étant passés depuis longtemps au nord du Cameroun. Ils gravitaient dans l'orbite de la chefferie de Figuil, la seule qui fut concédée à des WoDaaBe au Nord du Cameroun. Actuellement, environ 200 familles venues de cette région se pressent au nord de Bangui, si bien que les autres Mbororo se plaignent d'une véritable invasion de ces savanes par les WoDaaBe.

Ils relèvent de quatre lignages. Les Mamaaji (45 familles) comptent encore quelques membres sur la dorsale centrafricaine, près de Bossembelé. Quant aux Umarayel (53 familles), aux Mbogganko'en (34 familles) et aux Ndottiranko'en (55 familles), ils se rassemblent tous au nord de Bangui.

Bien que dispersés en traînée le long du transect de Bocaranga à Bangui, les WoDaaBe sont plus nombreux sur les hauteurs du nord-ouest et dans les savanes les plus méridionales. En revanche, ils évitent les plaines cotonnières de Paoua et de Bossangoa, pourtant parcourues par d'autres Mbororo, mais plus densément cultivées. Voilà une localisation déjà significative d'un choix pastoral.

Les grandes migrations vers le sud

L'installation des WoDaaBe en Centrafrique résulte de plusieurs vagues migratoires. Reconstituer ces poussées représente une entreprise délicate car la documentation écrite fait largement défaut. A partir d'un tableau des clans et lignages au Bornou à la fin du 19° siècle, D.J. STENNING signale cependant et date la sortie de quelques lignages en précisant également leur position en 1959. Ainsi, les Wandu et les Ubà'en de la maison Kantu quittent le Bornou au début de ce siècle, en direction du plateau de l'Adamaoua. Mais un croquis montre également une "dérive" migratoire bien plus tardive d'Uba'en vers le Cameroun, après 1927.

D'après les traditions orales relevées en Centrafrique, plusieurs maisons des Wandu abordent, au début de ce siècle, le plateau de l'Adamaoua camerounais par Tignère. Là, ils se divisent; certains s'installent sur place tandis que d'autres se dirigent aux confins des lamidats de Ngaoundéré et de Tibati ("table" de Minim-Martap). Soumis à de lourds prélèvements en bétail par les envoyés d'un chef foulbé, ils peuvent ainsi se réfugier de l'autre côté (fig. 2).

Aux environs de 1910, des Yayanko'en montent sur le plateau de l'Adamaoua par le territoire de Rey et s'avancent dans

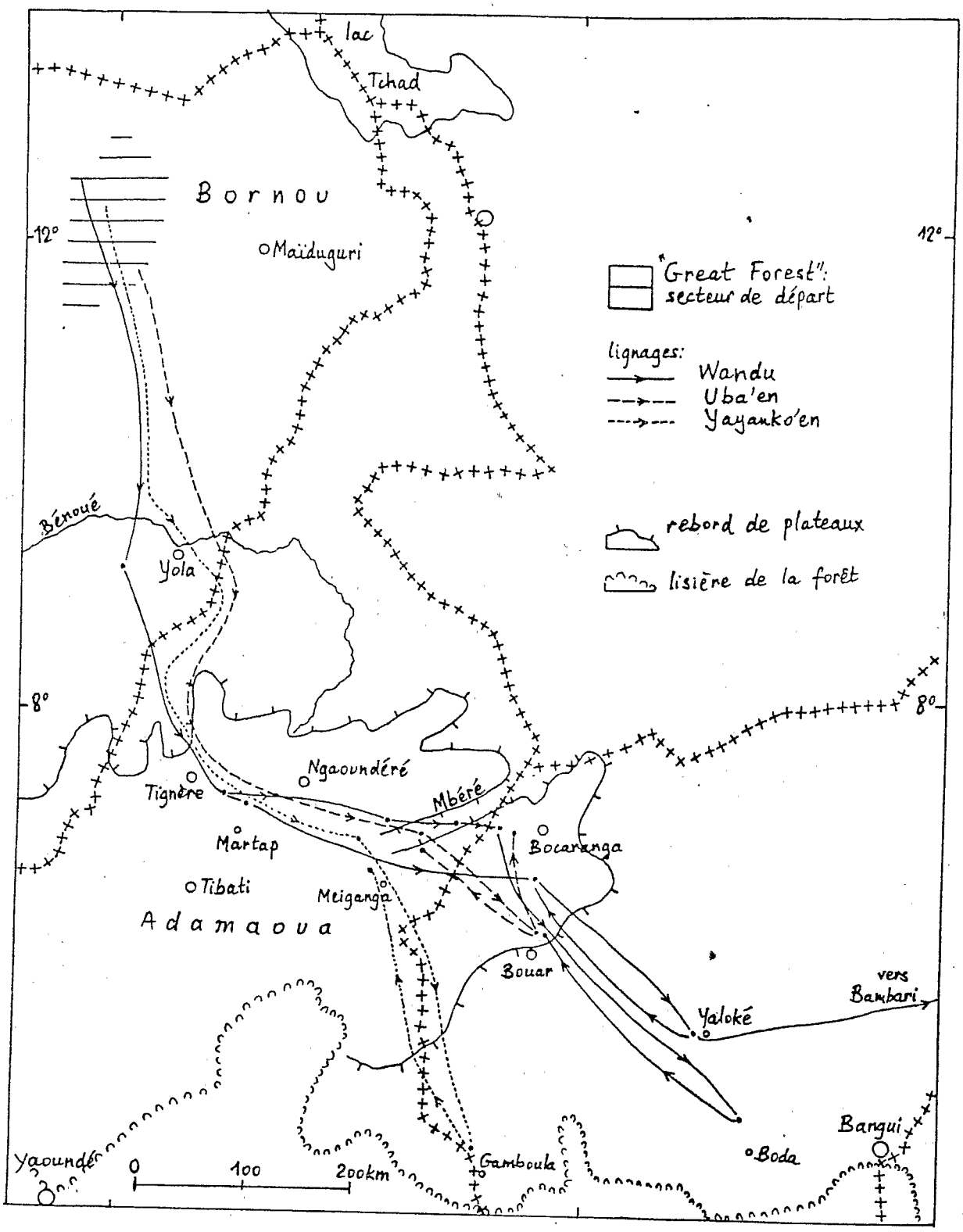

Fig.2: La première vague migratoire des WoDaaBe

la partie orientale du lamidat de Ngaoundéré, alors vide de bétail. Les arrivées de Wandu et d'Uba'en se succèdent dans la région de Ngaoundéré jusqu'aux années 30. Mais l'expansion du cheptel des Foulbé repousse les WoDaaBe vers Tibati d'un côté, vers le fossé de la Mbéré de l'autre. La création de la subdivision de Meiganga en 1931 encourage les Mbororo à s'y diriger, en échappant ainsi à la domination des Foulbé. Mieux encore, ils entrent en Oubangui-Chari dans le sillage du groupe mbororo principal, les Jaafun, dès les premières années 30. Dès lors, ils passent sous la dépendance politique de ces autres Mbororo dont certains *arDo* se montrent encore plus exigeants que les Foulbé. Alors qu'ils ont fui les exactions des chefs foulbé au Cameroun, les Jaafun reprennent à leur compte les mêmes méthodes à l'encontre des WoDaaBe.

Ceux-ci tentent, à plusieurs reprises, de se libérer de toute sujétion en progressant aussi loin que possible dans les savanes les plus isolées. Dès les années 20, des Yayanko'en quittaient le lamidat de Ngaoundéré et tentaient de s'installer à Gamboula, en lisière de la forêt dense. Leur tentative échoua. Au cours des années 30, d'autres WoDaaBe essaient également de se soustraire de l'autorité des Jaafun. Des Wandu séjournent 3 ans aux environs de Yaloké mais la trypanosomiase finit par décimer leurs troupeaux. Ils se dispersent, les uns poussant encore plus loin vers Bambari, les autres revenant sur leurs pas aux environs de Bocaranga. Une autre incursion de Wandu dans les savanes méridionales de Boda ne réussit pas mieux. Cette fois, les Jaafun interviennent auprès de l'administration coloniale pour qu'elle refoule les fugitifs dans la région de Bouar.

Une épizootie de peste bovine parmi les troupeaux de Bouar, en 1939-40, achève de provoquer le reflux migratoire de certains WoDaaBe. Tandis que quelques-uns suivent les Jaafun à Bambari, des Uba'en, presque ruinés, se replient sur Meiganga et Ngaoundéré, d'autres se réfugient à l'ouest de Bocaranga où les troupeaux ont échappé à l'épizootie.

Les Dallanko'en quittent le Bornou plus tard que les Wandu, à la fin des années 30, avec peu de bétail. De Tignère, ils glissent vers le centre (Tibati) et l'est (Meiganga) de l'Adamaoua camerounais. Beaucoup s'engagent comme bergers, reconstituent des troupeaux et se rapprochent alors d'autres membres du lignage. Ils pénètrent sur Bouar et Bocaranga à la fin des années 50 et au début des années 60.

Après ces arrivées, le courant migratoire se tarit du Bornou vers l'Adamaoua. Les WoDaaBe espacent leurs visites au Bornou. Les retours au pays d'origine dans le but de nouer des alliances matrimoniales jouaient un effet d'appel à la migration. Une fois renseignés sur les conditions pastorales au sud, de nouveaux candidats à la migration se mettaient en marche. Mais les WoDaaBe de l'Adamaoua souffrent de la domination politique des Foulbé qui les écartent vers les secteurs les moins salubres. Sur Ngaoundéré, les Foulbé expulsent brutalement les WoDaaBe de pâturages autrefois vides mais qu'ils veulent s'approprier.

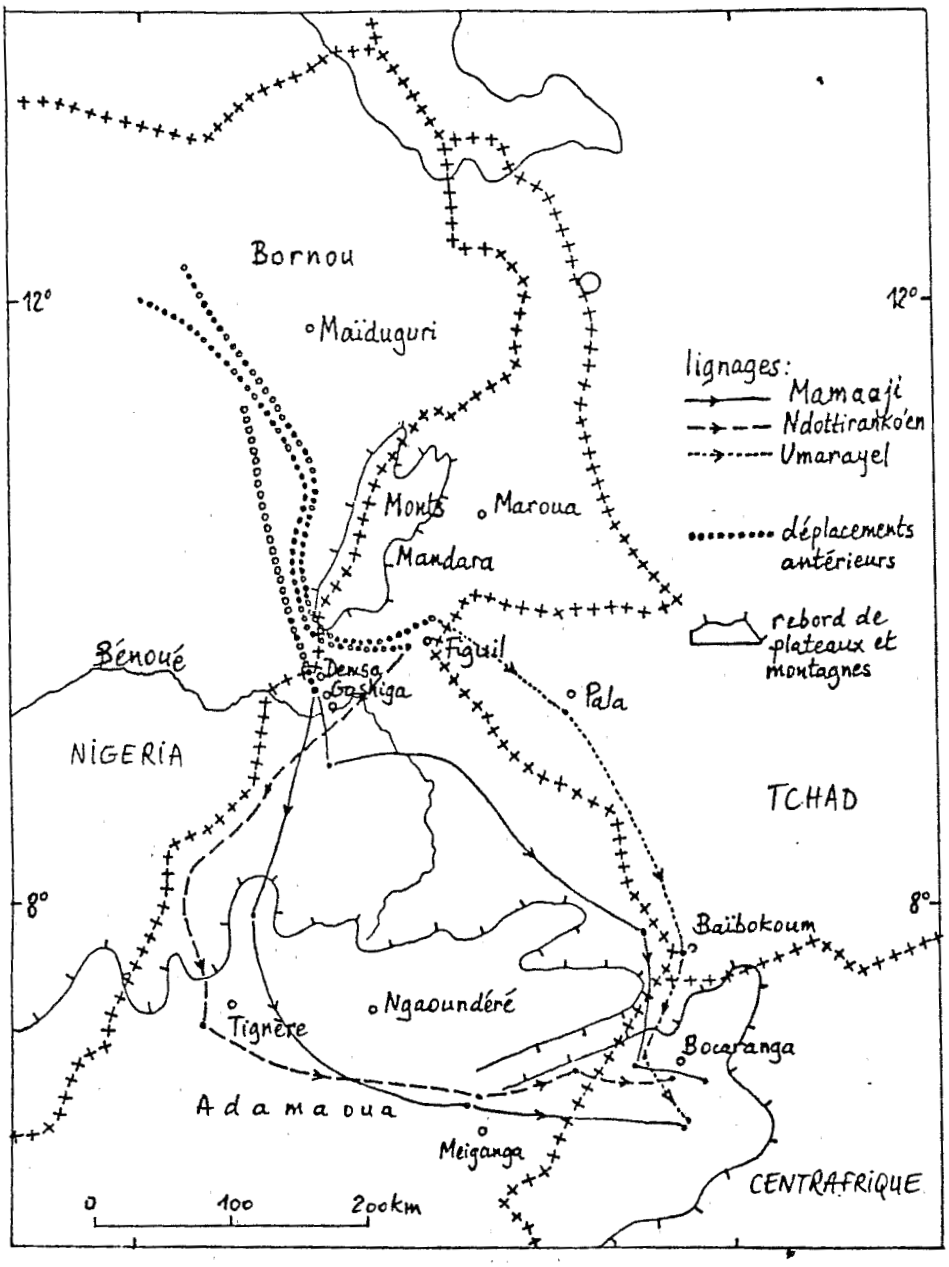

Fig.3: La seconde vague migratoire des WoDaaBe

Les derniers migrants qui accèdent aux environs de Tignère se sont mis en mouvement à partir du bassin moyen de la Bénoué: Figuil, Lombel, Demsa, Gashiga et Pala. Au début des années 50, c'est le cas d'une branche des Ndottiranko'en, affiliée à la chefferie de Figuil. A partir de Tignère, ils traversent l'Adamaoua de part en part et débouchent près de Bocaranga au début des années 60. En 1961, des Mamaaji de Demsa sont les derniers à gravir la falaise de l'Adamaoua près de Tignère. Puis ils traversent rapidement le plateau. Après quelques années au nord de Meiganga en compagnie de Yayanko'en, eux aussi atteignent Bocaranga à la fin des années 60. Ils y retrouvent d'autres Mamaaji qui ont évité le détour par l'Adamaoua camerounais. A

partir des plaines de la Bénoué, ils se sont dirigés directement vers les plateaux du nord-ouest centrafricain (fig. 3).

Dès les années 50, des Umarayel arrivent sur les hauteurs de Bocaranga sans être passés par Tignère ni Ngaoundéré. Eux aussi ont séjourné longtemps dans la chefferie de Figuil mais la résultante de leurs déplacements est orientée vers le sud-est, à travers le Tchad, par Fala et Baibokoum. De là, ils entendent dire que les troupeaux sont très bien sur *hooseere*: la montagne. Ils décident alors d'entrer en Centrafrique et finissent par trouver des pâturages abondants au sud de Bocaranga. L'assistance vétérinaire, l'organisation des transhumances, l'achat de lait par la ferme de Sarki réussissent à les contenir au nord-ouest du pays.

Une turbulence migratoire se manifeste à nouveau lors des premières années 70. En Centrafrique, l'encadrement des éleveurs se relâche, laissant libre cours à une poussée vers les savanes humides. Les WoDaaBe sont les premiers Mbororo à sortir des limites des anciennes Communes d'Elevage. Les lignages les plus anciens: Wandu et Uba'en descendent seulement en contrebas des plateaux ou s'avancent vers la dorsale centrafricaine jusqu'à Yaloké. Les lignages n'ayant séjourné qu'une dizaine d'années à Bocaranga se dirigent au-delà, jusqu'à Bossembelé puis Boali dans la plaine de Bangui. Le fait que les nouveaux venus précèdent les anciens dans ce nouvel épisode migratoire est original. Mais eux-mêmes sont bientôt rattrapés par de nouveaux migrants encore plus rapides. En deux ans, les Mbogganko'en quittent les plaines de la moyenne Bénoué pour les lisières de la forêt dense, soit une distance d'environ 600 km à vol d'oiseau (fig.4).

Alors que beaucoup de WoDaaBe désertent les hauteurs de Bocaranga, des arrivants leur succèdent à partir de 1980. La sécheresse des premières années 70 déclenche une nouvelle vague de départs au Bornou. C'est le cas de Bi Eggirga'en partis de Damboa, au sud du Bornou, en 1969. De même, les Eggiwa'en qui parviennent à Bocaranga en 1980 ont quitté Damaturu, à l'ouest du Bornou, quelques années auparavant. Ils ont traversé le sud des monts Mandara près de Bourha, descendu dans les plaines du Diamaré puis, la sécheresse persistant, continué leur quête de meilleurs pâturages vers le sud.

Dans ces migrations récentes, plus rapides et plus dramatiques qu'autrefois, les WoDaaBe ont abandonné l'itinéraire par l'ouest de l'Adamaoua. Les Foulbé du plateau accusent les Mamaaji d'avoir entraîné à leur suite les mouches tsé-tsé sur les hauteurs en 1961. Ensuite, les mouches n'ont fait que de s'y étendre, provoquant la ruine de nombreux éleveurs. Dès lors, les Foulbé et le service d'Elevage sont carrément hostiles aux passages des Mbororo. En 1972-73, nombre d'entre eux sont impitoyablement refoulés en bas de Tignère. Désormais, les WoDaaBe traversent le sud-ouest du Tchad ou les plaines de Rey au Cameroun. Mais les migrants appréhendent les glossines d'un côté, l'insécurité de l'autre. Pour les cultivateurs tchadiens, les WoDaaBe sont perçus comme les ennemis du Nord.

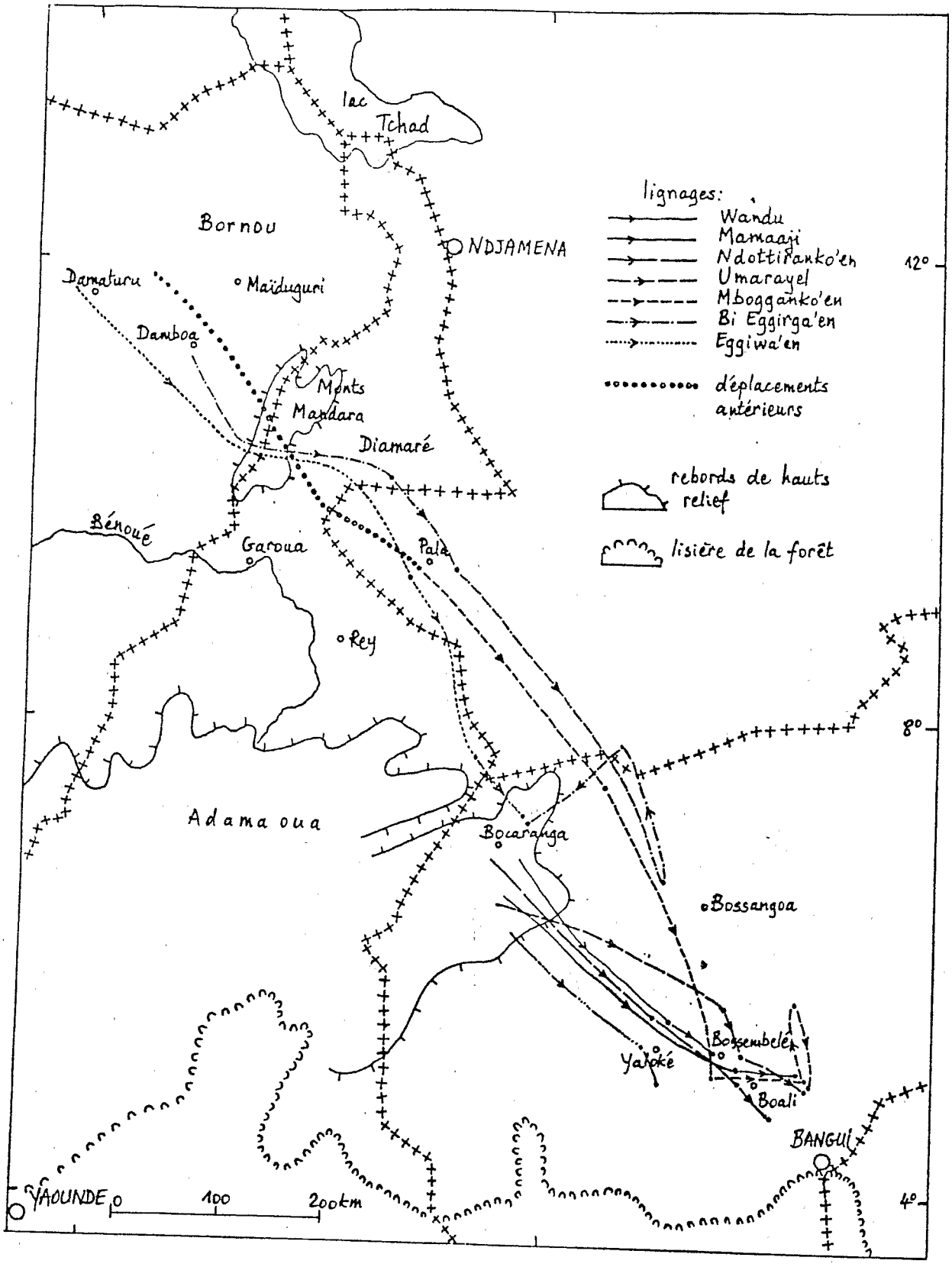

Fig.4: Les migrations des WoDaaBe à partir des années 1970

La mobilité comme stratégie pastorale

Les WoDaaBe ne sont pas les seuls Mbororo à s'être introduits récemment dans les savanes humides de Centrafrique. Cependant, ils figurent parmi les pionniers dans la "conquête" de nouveaux pâturages. Ils présentent une capacité plus grande que les autres Mbororo à se déplacer avec le bétail sur de grandes distances, une plus grande disponibilité à l'espace. Leur stratégie pastorale est presque toujours fondée sur la mobilité. C'est une méthode de défense face à des agressions externes; c'est également une force, une capacité de s'adapter et de tirer profit, ailleurs, de meilleures conditions pour l'élevage.

Beaucoup de Peul de brousse réfutent l'appellation de Mbororo, se disant simplement Pullo. Ce n'est pas le cas des WoDaaBe qui reconnaissent également leur état de nomades, *eggooBe*: gens qui se déplacent. Ils ne sont pas attachés à un endroit précis, se comparant à des oiseaux: aujourd'hui ici, mais demain ? Certains renchérissent: en cas de besoin, ils peuvent même aller très vite, "comme des aigles".

Les WoDaaBe savent se déplacer sur de longues distances avec les troupeaux. Au contraire, beaucoup de Mbororo entreprennent maintenant des migrations en vendant ici leurs animaux pour en racheter d'autres la-bas. Dans leur migration vers le sud, des WoDaaBe ont parcouru 400 km en seulement un mois. Chaque matin, ils mettaient le troupeau en marche, accomplissant un trajet quotidien moyen de 13 km. Eux-mêmes précisent: celui qui fait cela est un vrai migrant, *eggoowo*. Quand ils ont comme objectif d'atteindre un endroit distant de centaines de kilomètres, les WoDaaBe le font rapidement. Les animaux ne se reposent vraiment qu'une fois parvenus à destination.

En cas de circonstances exceptionnelles, les déplacements peuvent encore s'accélérer. Les WoDaaBe expriment cette migration par les verbes *dogga*: courir, *daDa*: courir très vite, *faaya*: filer, *fera*: fuir. Cette fois, les animaux sont convoyés de nuit comme de jour, à travers brousse, loin des pistes habituelles.

D.J. STENNING et M. DUPIRE ont expliqué de façon classique la migration qui procède par adaptations et changements partiels dans les circuits saisonniers. Il en résulte une dérive migratoire ("migratory drift"), un déplacement progressif et relativement lent. Bien que la sortie des WoDaaBe du Bornou ait pu s'amorcer de cette façon, à partir d'un moment, ce type de mouvement "amiboïde" fait place à un déplacement franc vers le sud. Le premier type de migration passe par l'essai successif de pâturages contigus. Cette fois, les nouveaux pâturages sont éloignés. Les pasteurs ne peuvent les atteindre en glissant d'un secteur à l'autre, par des modifications graduelles de leurs parcours. La rupture avec les anciens circuits pastoraux intervient de façon brutale. La migration vers le sud relève de l'exode et de l'aventure. Distantes de plusieurs centaines de kilomètres, les savanes humides sont inconnues, même si des proches

du lignage les ont déjà expérimentées. Pour marquer la différence avec les périples saisonniers, les WoDaaBe disent que telle année, ils sont entrés en migration: *min naati eggugo*. Rien à voir avec leur nomadisme au Bornou, leurs allées et venues peu lointaines; c'était *taara*: aller ici et là.

Le recours à la grande mobilité est d'abord un moyen de défense face à des atteintes jugées insupportables. Autrefois, les pasteurs fuyaient ainsi les guerres et les appressions politiques, de même que les grandes épizooties. Ces agressions redeviennent d'actualité, si tant est qu'elles aient vraiment disparu. Soit par connivence, soit par ignorance, les administrations coloniales couvraient une domination des Mbororo par les chefs islamisés, notamment les Foulbé. Elle se manifestait par l'imposition de droits de passage ou de pacage dans leur territoire, de droit d'abreuvement aux sources natronées, le tout s'ajoutant à l'impôt officiel. En Adamaoua camerounais, la sujétion des Mbororo apparut au grand jour lors de quelques "affaires": révoltes ou fuites de Mbororo. En 1934, quelques-uns quittèrent ainsi Tibati pour se réfugier au sud, en dehors de l'Adamaoua. Mais le *lamido*, sultan des Foulbé, intervint auprès de l'administration coloniale qui refoula les rebelles. "En apprenant la décision que je lui signifiai, l'ardo a pleuré et m'a déclaré que la première des raisons qui l'avait incité à venir dans la région de Yoko était le désir d'échapper aux exactions du lamido de Tibati, que les Bororo étaient fatigués d'être pressurés de toutes parts et que, quoi qu'on fasse, il quitterait la région de Tibati" (4). En 1943, un Mbororo qui entre dans le territoire de Banyo et tente d'éviter de payer le droit de passage se voit confisquer tout son cheptel. Un rapport administratif note simplement: "il faut tenir compte de l'animosité qui règne entre les Foulbé et les nomades Bororo, ces derniers étant fréquemment exploités" (5). Cependant, l'administration coloniale ne pouvait désavouer publiquement le chef coutûmier. Aussi, le Mbororo sera-t-il refoulé officiellement au Nigeria. Quant à Ngaoundéré, tous les Mbororo finiront par en être interdits de séjour.

Rien ne change avec l'Indépendance. Les administrateurs africains se montrent généralement hostiles aux pasteurs mal fixés, mal intégrés aux Etats indépendants: les Mamaaji quittent le Nord du Cameroun par suite de deux impositions de leur bétail, l'une en saison des pluies et l'autre en saison sèche. A l'impôt sur le bétail (*jomorgol* ou *sofal*) s'ajoutent les pressions et les extorsions pratiquées par les agents d'Elevage qui exercent maintenant un véritable pouvoir discrétionnaire en brousse: Là aussi, les pasteurs opprimés ont recours à toutes les nuances de leur vocabulaire: *dimba*: secouer, *jiiBa*: maltraiter, *Billa*: ennuyer, *fitina*: tourmenter, *tiita*: soutirer, escroquer.

Les WoDaaBe deviennent vulnérables aux contextes politiques nationaux ou locaux dans lesquels ils sont intégrés, qu'ils le veuillent ou non. Les impositions s'alourdissent, même dans les Communes d'Elevage en Centrafrique. Avec la guerre civile au sud du Tchad et les abattages intempestifs de bétail au Nigeria

lors de la guerre du Biafra, les pasteurs affrontent des circonstances dramatiques dont les anciens avaient perdu le souvenir. En 1984, des WoDaaBe s'enfuient encore du Tchad, devant les attaques lancées par des soldats qui vivent sur le pays.

D'autre part, les grandes maladies du bétail ne sont pas jugulées. A leur entrée dans les plaines soudaniennes de la Bénoué, les migrants exposent leurs troupeaux aux glossines. Ils parviennent sur les hauteurs de l'Adamaoua avec un cheptel réduit et parfois, presqu'anéanti. L'insalubrité des secteurs traversés accélère la migration, lui faisant prendre l'allure d'une course. Pour éviter les piqûres des insectes, les déplacements se font de nuit. Quant à la peste bovine de 1983, elle a provoqué des débandades au sud du Tchad.

La mobilité des WoDaaBe sert donc une réponse par la fuite et la dérobade à des obstacles insurmontables. Mais elle permet également de manifester un comportement essentiellement pastoral. La grande migration vers les savanes humides tire sa dynamique d'une recherche de bons pâturages. Pour les WoDaaBe, rien ne compte si ce n'est la vache. Dans ce but, ils se tiennent toujours à l'affût de nouveaux pâturages.

Leurs déplacements vers le sud, au début du siècle, sont déjà décidés à partir d'une comparaison entre les conditions pastorales au Bornou et en Adamaoua. D'un côté, *mbidu: ndaa ngesa, ndaa sooynde geene, ndaa wuiBe*: la souffrance; voilà les champs, voilà l'absence d'herbe, voilà les voleurs. De l'autre, *Fombina, ndiyam Buuti, geene Buuti, seedu wooda*: au sud, l'eau est abondante, l'herbe est abondante, il n'y a pas de saison sèche. L'écart penche encore plus en faveur des savanes lors des sécheresses des années 70 qui frappent le Bornou et le Nord du Cameroun. Des WoDaaBe partent de Gashua, au nord-ouest du Bornou, en 1970. Lorsqu'ils parviennent dans la vallée de la Bénoué, près de Yola, ils trouvent déjà que ça va mieux: il y a davantage d'herbe. Mais quelques années plus tard, les voici près de la frontière entre Tchad et Centrafrique, et là, c'est très bien: *babal BoDDum; huDo timmataa, ndiyam BeeBataa*: c'est un bon endroit, l'herbe ne finit pas, l'eau ne tarit pas.

Presque tous les WoDaaBe l'affirment; ils ont abandonné le Bornou pour disposer de meilleurs pâturages. Récemment, cela est devenu une question de survie pastorale. Les WoDaaBe disent qu'ils suivent l'herbe: *huDo min tokki*. Il n'y a pas d'autre raison à leur exode: *gaynaaka tan min tokki*: nous sommes partis uniquement à cause de l'élevage. Ils s'affirment exclusivement préoccupés par leur activité pastorale. Aucune autre considération n'intervient. Ce sont précisément les difficultés de l'élevage qui les amènent à se déplacer vers les savanes humides: *durngol tan* : seulement l'élevage.

Alors qu'au Bornou, les WoDaaBe étaient pratiquement chez "eux", disposant d'une place reconnue dans la société, de chefferies anciennes légitimées auprès du *Naï*, le sultan du Bornou, ils n'hésitent pas à quitter tous ces avantages pour la sauvegarde de

leur cheptel. En ce sens, il s'agit bien de gens passionnés par l'élevage. *Suuno durngol*, c'est l'envie de l'élevage et, en particulier, de bons pâturages. La dimension psychologique de l'activité pastorale a été discréditée dans les études, notamment par la connotation péjorative attachée à l'élevage "sentimental". Il conviendrait de réhabiliter l'importance du mental chez ces pasteurs comme explication de leur comportement dans l'espace.

+

Sey na'i: il n'y a que les vaches. Même parvenus dans les savanes de Centrafrique, les WoDaaBe continuent leur recherche des meilleurs pâturages. Leur disponibilité à l'espace se manifeste encore à chaque retour de saison sèche. Bien que celle-ci soit de courte durée à ces latitudes, les WoDaaBe pratiquent régulièrement une plus grande transhumance que les autres Mbororo.

D'abord, ils sont les premiers à se mettre en mouvement. Les pluies n'ont pas encore cessé, les herbes n'ont pas brûlé que les WoDaaBe sont déjà sortis de leur site d'hivernage. *Be nasta geene, caka geene Be jippa*: ils entrent dans les herbes, campent au milieu des herbes. Alors que les autres Mbororo ne transhument qu'après le passage des feux de brousse, conduisant leurs troupeaux sur les repousses, les WoDaaBe s'efforcent d'abord de tirer parti des herbes de saison des pluies, à la fin de leur cycle végétal. La masse herbacée est alors considérable: *na'i yakka tan*: les vaches ne font que croquer (l'herbe). Avant même que la saison sèche soit amorcée, les WoDaaBe sont en mouvement vers des pâturages non broutés, *na'i nyaama geene kesal*: pour que les vaches mangent de l'herbe neuve. Fin octobre, ceux qui stationnent sur la Dorsale centrafricaine, vers Yaloké, sont déjà partis au sud. Ceux qui séjournent au nord de Bangui se mettent en marche au début de novembre, plus d'un mois avant les autres Mbororo.

Les WoDaaBe accomplissent parmi les plus longs trajets de transhumance en Centrafrique. Bien sûr, l'amplitude des déplacements diminue quand même au fur et à mesure que les éleveurs se rapprochent de la forêt dense. Près de Bozoum, j'ai mesuré des itinéraires de 150 km jusqu'au sud de Carnot. A partir de Yaloké et de Bossembelé, des WoDaaBe parcourent encore 100 km jusqu'à la Lobaye ou le sud de Boda. Ceux de Bougoula se déplacent d'une cinquantaine de kilomètres vers la forêt dense mais ceux de Kousindoro ne s'écartent plus que d'une dizaine de kilomètres. Au-delà de l'ampleur de l'éloignement saisonnier, c'est la fidélité à cette technique adaptée à des saisons sèches plus longues qui est remarquable.

La durée de la transhumance excède celle de la saison sèche, donc le temps théorique d'insuffisance fourragère. Aux environs de Yaloké et de Bossembelé, les WoDaaBe s'absentent 6 mois chaque année alors que la saison sèche ne dure que 3 mois. Autant le départ en transhumance est précoce, autant le retour se fait tardif. *Sey to geene maBBi, Be lora*: c'est seulement quand

les herbes ferment (couvrent le sol) qu'ils reviennent.

La diffusion de produits vétérinaires a pour effet d'accentuer le déploiement des transhumances. Elle affranchit partiellement les éleveurs des affections liées aux milieux les plus humides: parasitoses, trypanosomiase bovine. Dès que les vétérinaires ont commencé à employer des trypanocides, les WoDaaBe n'ont pas hésité à pénétrer en secteurs infestés de glossines. Ce fut le cas, en particulier, du fossé de la Mbéré. Lors des décennies 30 et 40, ils séjournaient à longueur d'année dans cette plaine, longeant la Mbéré en saison sèche. Puis les glossines remontent le fossé, chassant les WoDaaBe qui trouvent refuge sur les plateaux de bordure. A partir des années 60, les traitements trypanocides du service d'Elevage leur permettent de descendre à nouveau en transhumance le long de la Mbéré. Le risque d'infestation est pourtant élevé mais les WoDaaBe passent outre. *To min kuli Badawnde, toy min yahay* ?: si nous avons peur de la trypanosomiase, où irons-nous ? Les troupeaux descendent donc dans les belles prairies à herbe à éléphant et remontent dès que les nuages noircissent le ciel. *Nden Di haBda Badawnde hiddeko*: alors, les vaches s'efforcent de guérir de la trypanosomiase, en attendant (de retourner). Les WoDaaBe tirent donc profit de la couverture sanitaire en un sens qui n'est pas prévu et certainement peu souhaité par les services vétérinaires. Mais, pour ces éleveurs, rassasier le bétail passe en priorité, même si cela conduit à prendre des risques.

Tout comme leur grande migration vers les savanes, le ressort de la mobilité saisonnière des WoDaaBe tient à une volonté de changer souvent de pâturages. Cette quête les tient particulièrement en haleine en saison sèche. Ils n'ont de cesse d'amener le bétail sur les meilleurs pâturages, si possible inexploités et ignorés des autres. De là ce comportement pionnier de WoDaaBe qui sont souvent les premiers à découvrir des pâturages où s'introduisent, plus tard, bien d'autres éleveurs. Il est fréquent qu'en Adamaoua camerounais, des endroits portent, depuis lors, le nom du BoDaaDo qui fut le premier à y séjourner. Car les WoDaaBe ne tentent pas de tirer complètement profit de leurs découvertes. Pourtant, le nouveau pâturage pourrait tenir encore les animaux en assez bon état, mais ils s'évertuent à trouver mieux ailleurs. *Min mbooni nyaamugo geene*: nous avons l'habitude de manger beaucoup d'herbe. Comme certains agriculteurs sur brûlis ont été qualifiés de "mangeurs de forêt", les WoDaaBe se présentent comme "mangeurs de savanes".

+

En poussant la comparaison, les WoDaaBe se conduisent-ils, de même, comme de grands destructeurs de pâturages ? Bien des responsables des affaires d'élevage ne sont pas loin de l'affirmer. Parmi les Mbororo de Centrafrique, les WoDaaBe se plient le moins volontiers à une réglementation des pâturages. Les agrostologues les accusent de partir trop tôt en transhumance. Ce faisant, ils allument des feux précoces qui ne consomment pas entièrement les pailles mal séchées et détruisent une biomas-

se herbacée importante. Pourtant, l'abandon précoce des pâturages d'hivernage évite de prolonger de fortes charges et laisse sur place un résidu de tapis herbacé.

Inversement, il leur est souvent reproché, d'un point de vue sanitaire, leur retour tardif. Avec l'humidité plus forte, les animaux ne restent pas indemnes de maladies parasitaires ou d'autres, transmises par des insectes piqueurs. Lors des années 60 et au début des années 70, les savanes de Yaloké-Bossembelé et Boda étaient interdites aux Mbororo en saison des pluies, car malsaines. Mais les WoDaaBe étaient toujours les derniers et ne rentraient que poussés par les goumiers et les serviteurs des chefs. *Ko na'i seedi Do, Be lorna Di, hoota haa dow*: où les vaches ont transhumé, on les faisait repartir pour regagner les hauteurs. Des WoDaaBe tentaient de tourner ces règlements en se cachant en pleine brousse, le plus loin des pistes. Dès qu'ils entendaient une voiture, c'était la fuite. En 1971, des WoDaaBe surpris aux environs de Yaloké sont escortés sous bonne garde au-delà de Bozoum, en pleine saison des pluies.

La mobilité comme principe pastoral ne peut que se heurter aux tentatives d'exploitation "rationnelle" des savanes. Celles-ci supposent, au contraire, une stabilisation préalable des éleveurs permettant d'instituer une pâture par rotation. Pourtant, en différant le plus possible le retour au pâturage d'hivernage, les WoDaaBe ne pratiquent-ils pas spontanément l'équivalent d'une rotation ? D'une façon, ils ménagent ainsi les pâturages. Mais ils le font par des périples saisonniers si vastes que leur technique est assimilée à du "nomadisme" et condamnée.

Mal vus des responsables du service d'Elevage, les WoDaaBe le sont également d'autres Mbororo. Ceux-ci les accusent de transhumer trop loin et de façon imprudente, en secteurs insalubres d'où ils reviennent avec des animaux malades. Pour eux, il ne sert à rien de rassasier les animaux s'ils tombent malades. *Riba walaa, haraande meere, na'i yahataa yeeso*: il n'y a pas de bénéfice, c'est rassasier pour rien, les vaches ne progressent pas. De fait, cette critique apparaît souvent fondée. Les WoDaaBe paient parfois très cher des incursions en des pâturages plantureux mais malsains. C'est le corollaire de leur stratégie du risque. L'essai d'un nouveau pâturage réussit ou échoue; ils disent que la brousse les accepte (*jaBa*) ou non. En cas de réussite, leur cheptel progresse rapidement, ce qui attire d'autres Mbororo. Finalement, ceux-ci critiquent les WoDaaBe tout en bénéficiant de leurs initiatives. C'est ainsi que les savanes humides se sont ouvertes à l'élevage bovin.

En fin de compte, la mobilité des WoDaaBe serait plutôt bien adaptée au contexte des savanes humides. Celles-ci semblent offrir de bonnes conditions pour une sédentarisation mais ce n'est qu'une apparence. Quand les troupeaux séjournent plusieurs années de suite aux mêmes endroits, leur état sanitaire se dégrade. Les maladies transmises par de multiples parasites se généralisent. Le moyen le plus simple de les contrer consiste à

changer d'endroit. *Nokkuure heere Duri jamu*: un endroit neuf est plus sain. En changeant constamment leurs troupeaux de place, les WoDaaBe préviennent également les maladies du bétail. Du point de vue sanitaire, la mobilité pastorale entraîne donc des effets ambivalents en milieu humide.

Le choix de la brousse

Les WoDaaBe se distinguent des autres Mbororo par leur isolement géographique et, en même temps, par une meilleure préservation de leur identité culturelle, appuyée par une forte cohésion lignagère. La migration vers les savanes humides n'a donc pas entamé ces caractéristiques qui faisaient déjà leur originalité au Niger et au Bornou nigerian.

Lors de leur séjour en Adamaoua camerounais, les WoDaaBe étaient repoussés par les Foulbé aux marges de l'aire d'élevage. Ils n'avaient pas accès, par exemple, au centre du lamidat de Ngaoundéré, autour de la grande source natronée de la Vina. Ils étaient contenus à l'est du plateau ou dans le fossé de la Mbéré, au voisinage de cultivateurs Baya. De même, ils s'installèrent sur le plateau de Bocaranga à l'écart des autres Mbororo. Alors que les Jaafun se rassemblaient autour de De Gaulle, les WoDaaBe s'isolèrent vers la frontière du Cameroun ou la haute vallée de l'Ouham. *Dum ladde meere, goDDo walaa, nyamndu walaa*: c'était la simple brousse, il n'y avait personne, pas de nourriture. Rejet de ces éleveurs à la périphérie des aires d'élevage mais également, de leur part, choix délibéré de la brousse.

Actuellement, le schéma d'occupation du sol se répète de façon presqu'identique dans l'ouest centrafricain. De chaque côté des villages alignés le long des pistes, s'étendent les terres cultivées régulièrement. Un cours d'eau en marque souvent la limite avec les pâturages. Les savanes les plus proches sont appropriées par les Jaafun qui, parfois, réussissent même à s'infilter le long d'une piste, entre des villages distants. Les WoDaaBe se tiennent au-delà des parcours dévolus aux Jaafun, dans les espaces les plus éloignés des pistes. Parfois, ils s'écartent tellement en brousse que leurs troupeaux deviennent la proie d'animaux sauvages: bandes de cynhyènes ou lions.

Leur isolement géographique contribue à resserrer les liens entre WoDaaBe, notamment entre membres des mêmes maisons. Les chefs de familles se regroupent autour d'*arDo*, chefs traditionnels qui représentent les pasteurs devant les villageois et l'administration. Or, les groupes de dépendance autour des *arDo* woDaaBe restent de petite taille, de 10 à 20 familles, et gardent une grande homogénéité lignagère. Il n'en est pas de même de certains *arDo* jaafun qui tentent de réunir le plus grand nombre possible de dépendants, même s'ils relèvent de divers lignages. Les Jaafun sont sensibles à une tentation du pouvoir alors que les WoDaaBe s'en défient. Aucun d'entre eux n'a accédé au titre de "représentant" au sein de l'organisation nationale des éle-

veurs en Centrafrique. Pourtant, les Mbororo de Bozoum ont élu le candidat des WoDaaBe pour les représenter en 1980. Mais il s'est mis à gaspiller son cheptel en cadeaux aux fonctionnaires, si bien que ses fils l'ont abandonné. Puis les Jaafun ont refusé de le reconnaître et l'ont remplacé par un Foulbé marchand de bestiaux. *Diga naane, laamu, naa huunde BoDaaDo, WoDaaBe Don Baawo*: depuis le passé, le pouvoir n'est pas l'affaire d'un BoDaaDo, les WoDaaBe sont derrière; telle est la position des Jaafun. D'une façon, l'hostilité des autres Mbororo interdit aux WoDaaBe de prétendre jouer un rôle politique. Leurs *arDo* restent des éleveurs dont les intérêts s'identifient à ceux de leurs gens.

La cohésion des petits groupes lignagers rassemblés autour d'un *arDo* se manifeste par le maintien d'une tradition spécifiquement pastorale: le prêt de vache. Cette coutume resserre les liens au sein du lignage ou concrétise des amitiés nouées sur des pâturages communs. Alors que cette pratique tombe en désuétude chez les Jaafun et qu'elle n'est pas vraiment acceptée des Aku, elle reste vivante chez les WoDaaBe de Centrafrique. Et pourtant, la migration vers le sud, en dispersant des éleveurs qui, autrefois, ne se perdaient pas de vue, n'engage guère à continuer le prêt d'animaux. Mais les WoDaaBe expriment ainsi leur solidarité en cas de malheur. Par le prêt de bétail, des élans de sympathie se concrétisent à travers un acte éminemment social. Les WoDaaBe de Centrafrique tiennent profondément à cette institution. *Falali'e, Dum nagge pulaaku, jooDi bana diina*: la vache en prêt, c'est la vache de la morale peul, c'est comme une religion.

+

Certes, les mises à l'écart géographique et politique des WoDaaBe ont été exacerbées par l'attitude des autres éleveurs mais elles résultent surtout de choix pastoraux. La volonté collective de se consacrer exclusivement au bétail entraîne des contraintes que les WoDaaBe assument jusqu'au bout.

Ainsi, l'isolement géographique de ces pasteurs renvoie à leur refus de partager les pâturages. L'idéal, pour les WoDaaBe, c'est de disposer de savanes inconnues des autres Mbororo et dont leurs animaux sont les seuls à profiter. *Pellel na'i nyaami haari nii, ton ton min yahta*: l'endroit où les vaches ont de l'herbe et se rassasient, c'est là que nous allons. Au contraire, le rassemblement de nombreux troupeaux au même endroit équivaut, pour les WoDaaBe, à une mauvaise situation. Même si le pâturage est bon et salubre, ils s'efforcent de le quitter. *Na'i luwal dow luwal; na'i keewi ladde, fotaay sam*: les vaches sont corne contre corne, elles remplissent la brousse; ça ne va pas du tout.

Dans l'histoire migratoire récente des WoDaaBe, une suite de dispersions surviennent ainsi à partir de "noyaux" temporaires de concentration du cheptel: plateaux de Bocaranga lors des années 60, environs de Bossembelé à la fin des années 70. Déjà, en 1984, certains ne se sentent plus à l'aise dans les basses savanes au nord de Bangui. Les WoDaaBe sont les plus sensibles

aux phénomènes de surcharge des pâturages. Dès que les herbes régressent, ils cherchent à partir. En ce sens, malgré leur mauvaise réputation auprès des "développeurs", ils dégradent relativement peu les savanes. Ils ne les exploitent pas jusqu'à un seuil irréversible. A Bocaranga, c'étaient les autorités qui leur ordonnaient de rester sur les plateaux, malgré la dégradation du couvert herbacé.

Le refus du pouvoir apparait également comme une réaction typique de vrais éleveurs. Le pouvoir devient vite antinomique avec l'activité pastorale. Il détourne des intérêts pastoraux; il entraîne à effectuer des ponctions dans le cheptel pour servir des ambitions politiques. Dès lors, la grande chefferie s'affirme par une oppression des éleveurs. Les premiers WoDaaBe de Centrafrique gardent un souvenir cuisant des abus de pouvoir des Jaafun: Ardo Boya à Bocaranga et Ardo Idje à Bouar.

La priorité accordée aux impératifs pastoraux peut exiger de se restreindre volontairement, par exemple en nourriture. Alors que les autres Mbororo restent étroitement dépendants des cultivateurs, les WoDaaBe s'en libèrent plus aisément. Ils n'hésitent pas à transhumer vers des savanes vides de cultivateurs, pourvu que les animaux se gavent d'herbe. En zone humide, la saison sèche devient la période la plus salubre pour les animaux, celle qui correspond également aux vêlages. Le lait coule en abondance. *To min keBi nyaaw walaa, laamu vela, nyamndu min Don KaBda*: si nous avons la chance qu'il n'y ait pas de maladie (du bétail), que le chef est bien; pour la nourriture, nous nous débrouillons.

Les rapports des WoDaaBe avec les cultivateurs diffèrent de la tension habituelle qui oppose les deux catégories de population. Au contraire, ces pasteurs entretiennent plutôt de bonnes relations avec leurs voisins. Un administrateur, un peu étonné, constatait déjà en 1930 que les Mbororo de la vallée de la Mbéré (c'étaient presqu'uniquement des WoDaaBe) vivaient en bons termes avec les Baya (6). Grâce à leur éloignement en brousse, les troupeaux abîment rarement les cultures. Ce n'est pas le cas des Jaafun, tentés de s'établir aussi près que possible des pistes et des marchés. De plus, les WoDaaBe nouent des échanges réguliers avec les cultivateurs car ils répugnent à s'adonner eux-mêmes à des travaux agricoles.

Presque tous ces pasteurs affirment qu'ils seraient incapables ou honteux de manier la houe. Seuls les anciens, délaissant les tâches auprès des animaux, ouvrent de minuscules lopins autour des huttes. Pourtant, les WoDaaBe reconnaissent s'être mis à cultiver, autrefois, lorsque de graves maladies décimaient le cheptel. Mais dès que la vente de produits agricoles amorçait la reconstitution du troupeau, les WoDaaBe délaissaient les champs. Certains jeunes avaient le privilège d'accompagner le reliquat d'animaux qui survivait à une épizootie. Ils en éprouvent encore une grande fierté: *hoore amin Don dow*: notre tête est au-dessus (de ceux qui cultivent).

Aujourd'hui, les WoDaaBe de Centrafrique se considèrent comme les plus attachés à l'élevage. D'abord, c'est ce qu'ils ont appris de leurs pères: *baaba holli am durngol tan*: mon père ne m'a montré que l'élevage. De plus, les deux activités ne peuvent être conduites de front, dès que le troupeau est un tant soit peu important. En saison des pluies, il convient de consacrer toutes ses forces au détiquage. Non seulement un grand effectif de bétail dispense du recours à l'agriculture mais il le rend plus difficile. Enfin, l'engagement agricole serait, pour les WoDaaBe, incompatible avec leur mobilité pastorale. Pourtant, bien des éleveurs sahéliens combinent activité agricole et déplacements saisonniers. Mais en savanes humides, la culture d'une plante pluri-annuelle comme le manioc est difficilement conciliable avec des absences de plusieurs mois.

Ainsi les WoDaaBe juxtaposent les éléments d'un système pastoral cohérent. Qu'il s'agisse de la mobilité, de l'isolement géographique, de l'aversion à l'égard du pouvoir ou du refus de l'agriculture, ces éléments se tiennent. Mais tout se passe comme si les WoDaaBe ne réussissaient actuellement à sauvegarder leur système qu'en se déplaçant toujours plus vers de nouvelles savanes. Cette échapatoire n'a-t-elle pas des limites ?

Des pasteurs "piégés" ?

Dans leur long mouvement vers le sud, les WoDaaBe reconnaissent qu'ils ont connu une période de bonheur, *hayru*. C'était sur les plateaux de Bocaranga, au début des années 60. Les pâturages n'étaient pas encore abîmés; ils permettaient de se côtoyer nombreux. Le natron abondait sur les marchés. Surtout, les femmes vendaient du lait à la ferme de Sarki, couvrant ainsi les achats de nourriture. C'était le bonheur pastoral, l'insouciance pour les hommes. *Min Don ngama, min Don waDa indeeji*: nous dansions, nous fêtions les baptêmes. Mais la dégradation des pâturages à rendu la dispersion inévitable.

Depuis lors, les WoDaaBe se sont relancés dans une quête incessante de pâturages neufs. Comme l'afflux de Mbororo en Centrafrique est continu, toute découverte de nouveau pâturage ne tarde pas à attirer des concurrents. Les WoDaaBe sont poussés vers d'autres secteurs sans bétail. Dans cette fuite en avant, n'atteignent-ils pas une limite absolue au début des années 80 ?

Les WoDaaBe prospectent les savanes humides selon la même méthode qu'au Sahel, en tentant de convertir les secteurs de transhumance en pâturages de saison des pluies. Une fois cette conversion réussie, de nouvelles antennes sont lancées en saison sèche. Mais, en 1980, un "saut" amène les WoDaaBe à une vingtaine de kilomètres seulement de la forêt dense, au nord de Bangui. En 1984, WoDaaBe et Jaafun s'installent en lisière même de la forêt, au sud de Boda. Dès lors, la dynamique de prospection de pâturages neufs n'est-elle pas bloquée ? Entre-temps, des Mbororo passés de l'autre côté de l'Oubangui perdent tout leur cheptel, confisqué par les autorités du Zaïre. L'espace pastoral se ferme.

Déjà, des WoDaaBe restés en retrait du front pionnier se plaignent des installations récentes en bordure de la forêt dense. En effet, elles les forceront à dévier leurs transhumances. Dans quelle direction ? La forêt impose une limite infranchissable au sud. Certes, des secteurs restent encore inexploités à l'est de Bangui. Les WoDaaBe rebrousseront peut-être chemin dans cette direction. Mais des tentatives en 1983 se sont déjà soldées par de grosses pertes en bétail. Cette fois, l'impasse géographique apparaît difficile à surmonter.

+

Les éleveurs parvenus à la limite des savanes affrontent en plus de sérieuses difficultés économiques. Au fur et à mesure de leur progression vers le sud, ils ont perdu leur cheptel ovin, devenant des éleveurs uniquement de bovins. Ils ne peuvent plus compter sur les revenus complémentaires procurés par le petit bétail, ce qui fragilise leur activité.

L'assise économique de l'élevage bovin s'est également réduite. Les WoDaaBe sont les Mbororo qui pratiquent le plus activement le commerce des produits laitiers, sous la responsabilité de leurs épouses. Or, ce commerce devient pratiquement impossible au sud de Bocaranga, sauf auprès de la population islamisée des villes. Soit absence d'habitudes alimentaires, soit manque de ressources monétaires, les femmes de cultivateurs se refusent à acheter du lait. Elles contestent le troc habituel entre produits laitiers et agricoles, exigeant d'être payées en argent. Des informateurs mettent également en cause une réduction des lactations dans les savanes humides, en relation avec le médiocre état de santé des vaches. Enfin, les vêlages surviennent en saison sèche, alors que les troupeaux transhumants sont le plus éloignés des marchés et des agglomérations. Tous les WoDaaBe se plaignent des difficultés pour commercialiser des produits laitiers en savanes humides. Les hommes doivent avancer régulièrement de l'argent aux femmes pour qu'elles puissent ravitailler le ménage.

Autrefois, les produits laitiers apportaient un revenu régulier aux WoDaaBe, la vente d'animaux pour la viande ne fournissant que des "sur-revenus" occasionnels. A présent, celle-ci joue le rôle de ressource principale. A partir des ventes d'animaux, les éleveurs procèdent aux achats de nourriture mais également à ceux de natron, un complément minéral indispensable aux animaux. Comme le natron provient du Tchad, il est de plus en plus cher au fur et à mesure que les WoDaaBe progressent vers le sud. A tel point qu'au nord de Bangui et aux environs de Boda, ils se résignent à remplacer le natron par le sel marin, moins cher mais jugé moins efficace.

Les ressources économiques des éleveurs s'amenuisent donc tandis que leurs sorties de numéraire augmentent. L'équilibre de l'économie familiale dépend de l'évolution des prix du bétail et des produits agricoles. Or, le marché des produits vivriers est mince en Centrafrique et manque de fluidité: des pénuries affec-

tent telle contrée tandis que la voisine dispose de surplus. Les prix du manioc, en particulier, oscillent rapidement dans l'espace mais également d'une saison à l'autre. Il suffit qu'une forte hausse du prix du manioc coïncide malencontreusement avec une chute des cours du bétail pour que les pasteurs soient économiquement menacés. C'est ce qui s'est produit en 1983 avec la conjonction d'un effondrement des prix du bétail après la fermeture des débouchés camerounais et nigerian (peste bovine) et d'une flambée des prix du manioc devant une réduction de production provoquée par une maladie de cette plante.

Pour compenser cette distorsion des prix, des pasteurs furent amenés à commercialiser plus d'animaux que l'équilibre du troupeau ne le permettait. En 1983, certains ont dû vendre tous leurs boeufs puis leurs jeunes mâles. En 1984, l'évolution des prix redevient un peu plus favorable mais la surexploitation du cheptel l'année précédente fait alors sentir ses effets. Ne disposant plus de mâles à vendre, ces pasteurs en viennent à se défaire de vaches et de génisses. Des relevés de ventes de bétail en 1984 montrent que les WoDaaBe sont parmi les Mbororo les plus touchés par cette surexploitation.

Déjà, les WoDaaBe se comportent davantage que les autres en éleveurs naisseurs. Ils vendent tôt leurs mâles, avant castration, à des maquignons foulbé qui "finissent" ces animaux et encaissent les profits les plus substantiels. Mais le fait d'entamer le capital de reproduction d'un troupeau s'avère encore plus grave. En 1984, la situation devient dramatique pour 6 WoDaaBe sur 38 dont les ventes sont inventoriées. Ils se défont de leurs derniers jeunes mâles et puisent déjà dans le lot des vaches reproductrices et des génisses. Ils semblent engagés dans une spirale d'appauvrissement qu'ils auront du mal à enrayer.

Pour ces pasteurs aux abois, les issues ne sont guère nombreuses. Les uns prennent en garde du bétail de commerçants foulbé qui leur versent un salaire tous les 5 mois. Les autres engagent leurs fils comme bergers salariés chez de riches Mbororo. Les jeunes WoDaaBe sont réputés en Centrafrique pour être de bons bergers. Enfin, leurs difficultés provenant d'achats de nourriture, quelques WoDaaBe se résignent à entreprendre des cultures.

Des renversements de prix comme celui de 1983 font peser une menace sur l'avenir de beaucoup de troupeaux. A cette occasion, des WoDaaBe ont pris peur et se sont mis à cultiver. Il fallait qu'ils fussent vraiment acculés pour se résoudre à une telle initiative, eux qui méprisent habituellement le travail de la terre. De plus, le manioc, culture dominante dans les savanes au sud du pays, ne se prête pas comme les céréales à une conversion agricole. Il faut attendre plus d'un an avant de recevoir les fruits de son travail: délai trop long pour des gens soudain confrontés à des difficultés et pour des transhumants qui changent au moins une fois d'endroit dans l'année. Les femmes d'éleveurs ignorent les préparations des tubercules amers et sont rebutées par l'odeur qui s'en dégage après rouissage. Aussi les

WoDaaBe qui se lancent dans des travaux agricoles en 1983 et 84 préfèrent cultiver du maïs sur l'aire de stationnement du bétail ou en galerie forestière. Bien que mauvais cultivateurs, ils obtiennent de bonnes récoltes, grâce aux déjections du bétail. A l'extrême nord du pays, ils entreprennent du sorgho en même temps que du maïs.

Un sondage auprès de 39 WoDaaBe fait apparaître que 17 d'entre eux se sont engagés dans l'agriculture en 1984, la plupart pour la première fois de leur vie. La tendance est encore plus généralisée chez les autres Mbororo de Centrafrique. Chez les WoDaaBe, les travaux agricoles restent modestes. Les récoltes de maïs n'assurent le plus souvent l'alimentation de la famille que deux à quatre mois. Mais les nouveaux cultivateurs sont satisfaits et envisagent d'étendre leurs champs.

En fait, cet engagement agricole n'est-il pas temporaire et uniquement destiné à surmonter une crise de l'économie pastorale ? Certes, la difficulté de vendre des produits laitiers et les faibles surplus agricoles des cultivateurs peuvent encourager les éleveurs à couvrir au moins une partie de leurs besoins alimentaires. Mais ils le feraient plus volontiers s'ils pouvaient recourir à une main-d'oeuvre salariée, ce qui n'est pas le cas. Presque partout les autochtones refusent de cultiver pour les Mbororo. Si les prix du bétail retrouvent leur niveau d'avant 1983, il deviendra moins intéressant pour les éleveurs d'entreprendre des cultures. D'autant plus que la culture du manioc est inconciliable avec la stratégie pastorale des WoDaaBe. Ils ne pourront surmonter cette contradiction que par la scission des unités familiales, entre les personnes qui suivront les animaux et celles qui surveilleront les champs.

+

A plusieurs points de vue, les WoDaaBe de Centrafrique semblent enfermés dans une impasse. A la fermeture de l'espace pastoral s'ajoutent les difficultés d'une économie fondée sur un "mono-élevage" bovin dont les débouchés se rétrécissent à la seule production de viande. De plus, l'isolement en brousse de ces pasteurs est dicté par une logique pastorale mais il comporte des inconvénients. De plus en plus sensibles aux variations du marché du bétail, les WoDaaBe sont mal placés vis-à-vis des acheteurs. Eloignés des rares marchés à bétail, de même que des centres commerciaux, ils ne peuvent jouer sur la compétition entre maquignons. Ils acceptent, contraints, les faibles prix proposés par les intermédiaires Arabes qui achètent de campement en campement. *FilooBe, Be nyamndani min seede*: les commerçants en bétail, ils nous "bouffent" de l'argent. En commentaire à la médiocre somme obtenue pour un gros boeuf, les WoDaabe disent souvent: *coggu ladde*: marchandage de brousse.

Enfin, les WoDaabe isolés en brousse parviennent difficilement à se procurer des produits vétérinaires. Actuellement, la vente de ces produits est organisée en Centrafrique par le biais de pharmacies de "groupements" et de pharmacies ambulantes. L'ac-

cès des éleveurs aux médicaments en est facilité mais il se produit encore le plus souvent le long des pistes. Seuls les vendeurs dits clandestins pénètrent en brousse où ils proposent des produits à des prix exhorbitants. Les WoDaaBe prennent conscience de la nécessité de traiter leurs animaux dans ces contrées à peine salubres. Pourtant, parmi tous les Mbororo, ce sont eux qui le font le moins. Beaucoup de leurs pertes en bétail seraient aisées à éviter, par exemple celles de veaux par parasitisme intestinal. *Nokkuure nde, Dum ladde, huunde fuu caÐDum*: à cet endroit, c'est la brousse, tout est difficile. Réflexion lourde de significations dans un pays qui souffre partout de ce handicap.

Conclusion

Les pouvoirs d'essence islamique entretiennent souvent une façade monolithique, comme si toute la population faisait bloc derrière les sultans et les chefs locaux. En fait, les états musulmans d'Afrique Noire englobaient d'abord deux populations: les islamisés, citoyens de plein droit et les autres, rabaissés à un rang inférieur. De plus, la population officiellement islamisée se divisait elle-même entre "autochtones" et "étrangers". Etrangers, les pasteurs l'étaient dans tous les états musulmans et, à ce titre, assujettis à de multiples taxes donnant lieu à toutes sortes d'abus. Finalement, les pasteurs ne trouvaient de salut que dans la fuite. De façon paradoxale, ils étaient mieux accueillis et moins pressurés par les populations non-islamisées avec lesquelles ils vivaient en symbiose. La longue coexistence entre WoDaaBe et Baya du Cameroun et de Centrafrique illustre cette entente entre populations complètement différentes.

Autant les pouvoirs islamiques rejettaient les nomades à leur périphérie, autant ils s'inquiétaient d'ententes tacites entre pasteurs peul et cultivateurs "païens". Les pasteurs faisaient périodiquement l'objet de refoulements visant à les replacer sous l'autorité des chefs musulmans.

Malheureusement, en voulant se libérer de la tutelle des pouvoirs islamiques, les pasteurs se sont souvent aventurés en des secteurs insalubres. Ruinés, ils reprenaient le chemin inverse, dans l'amertume. Depuis quelques décennies, les savanes humides deviennent plus salubres, sans doute en liaison avec une tendance plus sèche du climat. Dès lors, la poussée des pasteurs a pris une grande ampleur vers les refuges humides. Abondance des pâturages, absence d'appareil fiscal et de pouvoir contraignant, liberté des parcours offrent des conditions favorables au transfert du pastoralisme dans un nouvel environnement.

Cependant, l'affectation de ces savanes à l'élevage n'est pas tout à fait entérinée par l'administration. Une reconnaissance officielle des pasteurs dans leur nouvelle localisation peut difficilement faire l'économie de la création de chefferies ou le